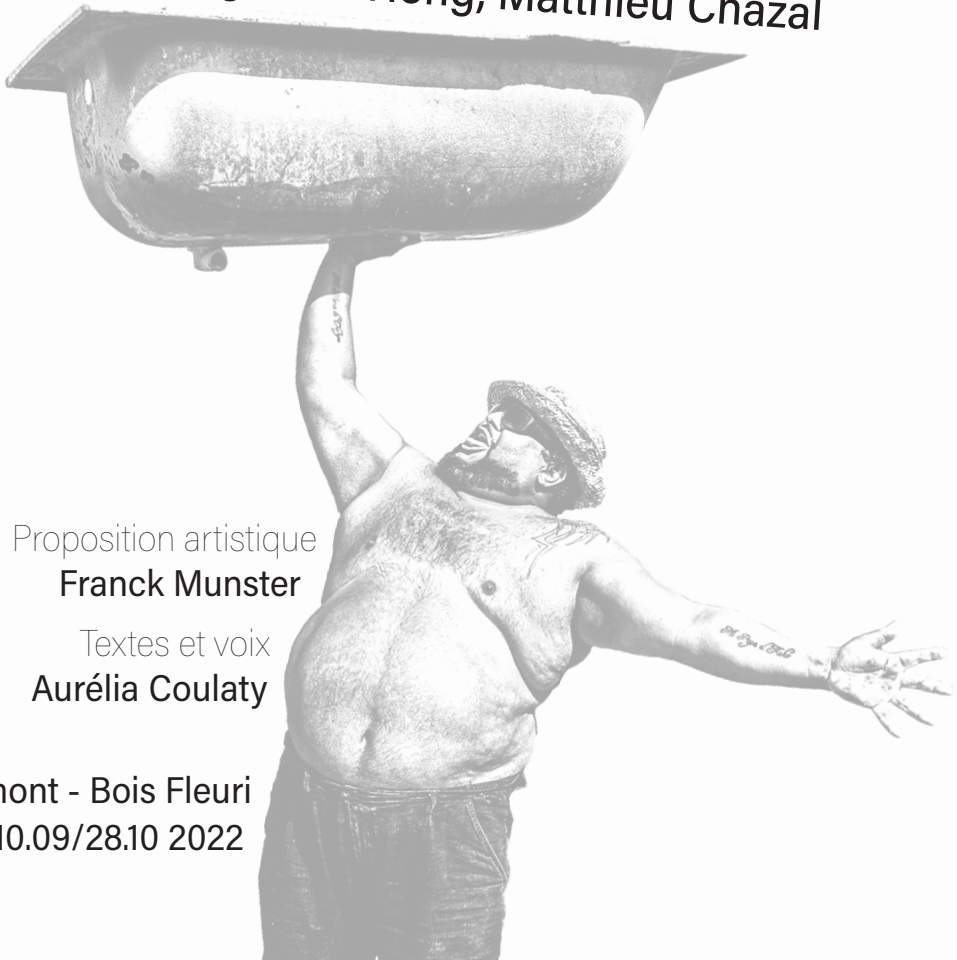


# Le temps d'un portrait

Photographes : **Jeanne Taris, Bernard Brisé  
Ken Wong-Youk-Hong, Matthieu Chazal**



Proposition artistique  
**Franck Munster**

Textes et voix  
**Aurélia Coulaty**

**Lormont - Bois Fleuri**  
**10.09/28.10 2022**

C'est un matin parmi les ombres, elles se libèrent une à une du grand noir.  
Sans lumière, aucune n'aurait de forme. Sans regard, laquelle aurait un nom ?  
Mais chacune advient, éclot, et danse – et l'image se saisit de la vie en suspens.  
Trace universelle d'un avènement particulier, elle demeure tandis que l'instant disparaît. L'image demeure, persiste et tremble, elle est ce *trait de foudre* dont parle Walter Benjamin, qui *unit ce qui a été avec le maintenant. Comme un bonheur rapide, comme l'akmé des Grecs*, l'égrégore de l'instant.  
Giorgio Agamben, dans *Nymphes*, évoque la danse par *fantasmata* de Domenico da Piacenza au Quattrocento : le sommet de la grâce est cet arrêt dans le temps, où le mouvement tremble encore, contractant la mémoire, une pause chargée de tensions.  
La photographie est cet arrêt dans la danse des fantômes, une épiphanie des fantômes.  
C'est l'instant pur de l'étoile filante, dans la chambre noire de l'univers, de l'inconnu.  
Des constellations se dessinent, remplies de naissances et de morts, d'histoires particulières, de vies clignotantes : un bain d'étoiles, dans la vaste habitude du ciel que le photographe accroche de ses vœux païens, avant l'effacement. Le manteau de l'éternel, il le brode à sa façon.  
Jeanne Taxis. Matthieu Chazal. Ken Wong-Youk-Hong. Bernard Brisé...  
Quatre auteurs humanistes pour rendre grâce aux comètes, dessiner des tangentes, rapprocher des vies. Ils observent les passages et questionnent l'humain dans son espace-temps.  
Ce qu'ils voient en lui, comment ils nous l'offrent, nous, qu'en fera-t-on ?  
En premier lieu, une démarche commune : dans les cristaux du regard, ceux du cœur ont pris logis. Vers les minorités, morts et vivants, petites gens, les gens d'ici ou de là-bas, ceux qu'on n'approche pas, parce que géographie lointaine, parce que proximité menaçante – parce que l'altérité se conçoit depuis l'intérieur de la caverne, et qu'on reste sur le seuil, longtemps.  
Eux, photographes, partent vers elle, ouvrent le rayon de leurs bras.  
*Le temps d'un portrait*, hommes parmi les hommes, nous les suivons.  
Dans l'espace de l'image, qui est un moment fertile, aux ricochets permanents.

# Jeanne Taris

*Gestes Gitans*

*Chez eux j'existe.*

Cette intensité de la vie, où la trouve-t-on ?

Une des premières photographies qu'ait prise Jeanne Taris adolescente était sur une plage d'Andalousie : deux jeunes enfants jouaient nus, près d'elle, leurs cheveux blonds en noir et blanc. Quarante ans plus tard, enfreignant l'interdit à l'orée du quartier gitan – *N'y allez pas, c'est dangereux !* – elle retrouverait les enfants grandis dans un dédale de rues dont pas un ne surgirait pour lui voler son appareil. Cliché contre cliché, elle rencontra Juan, le faiseur de cannes, qui essuya son visage d'ogre pour dire « Maintenant ». Il dit, et les maisons, les courettes s'ouvrirent de toutes leurs portes – et Jeanne devint la photographe des Gitans.

Là où personne n'entre d'ordinaire, c'est l'audace de la démarche qui toujours saillit – comme si le passage était affaire de hardiesse, une excursion téméraire vers des images pléthoriques.

L'aventure de Jeanne Taris révèle une correspondance plus intime : elle emprunte ces ouvertures que les mondes mythiques gardent cachées, sauf pour quelques-uns – leur cœur résonne à l'unisson. Le séjour alors est une expérience bouleversante, comme un retour à la maison.

Sur la route du Festival de photojournalisme de Perpignan, Jeanne Taris entend parler du quartier Saint-Jacques, dans le centre historique, royaume des Gitans catalans, *Mais n'y allez pas, c'est dangereux !* Les mots du covoitureur ont des allures de déjà-vu, c'est une invitation : d'un doigt sur le clignotant, la photographe fait sauter les attendus, elle n'ira pas à *Visa pour l'image* mais entre sans papiers dans un des plus pauvres quartiers de France. Accueillie par les femmes, elle avance dans les riches heures du jour, dans la nuit des familles, documentant ce qu'il y a derrière les murs et dont, premier témoin, elle ne trouve pas le nom : *même le mot surréaliste est en-deçà, même toute l'imagination.*

À Saint-Jacques, les veilles de fête, les jeunes filles teignent leurs cheveux dans l'éternel salon de la rue. Elles sont enfants encore un jour, une dernière nuit – jusqu'à saisir la cravate d'un garçon, *Tu me plais*, et qu'il jette à leurs pieds le veston : *Je te prends.* C'est la promesse aux éphémères, à peine écloses, si vite femmes – et dans l'allégresse, les couleurs du présent, Jeanne Taris saisit l'ombre fugace surgie entre deux âges, la résignation de la dernière danse, l'approche du destin gitan. Au retour alors, le récit photo fera face aux histoires qui la suivent et interrogent l'artiste, la mère, la femme, profondément.

Elle repart aux Saintes-Maries-de-la-Mer, pour la procession. Réveil dans la voiture parmi les centaines de caravanes, quelques pétanques victorieuses et les porteurs de Saintes lui gonflent le matelas au pot d'échappement. Dès lors ils la gardent proche, jusqu'à la crypte où le diacre orthodoxe déshabille Sainte Sara de tous les manteaux des croyants – pas un, pas une ne l'a vue nue, mais on ne compte plus les miracles. Au cœur du pèlerinage encore, Jeanne Taris est au 28 millimètres tandis que les téléobjectifs se bousculent par-delà le cordon gitan ; puis la nuit tombée, loin des caméras, des scénarisations, c'est la vraie vie qui s'écoule, *la vie au sens large*, avec pour centre le camp.

De là rayonnent nombreuses routes vers les lieux de vie que la photographe suivra à son tour, manouches vers leurs caravanes, sédentaires vers leurs maisons, Sinti et Roms là où ils vont. Des années de retrouvailles dans les rues quotidiennes, à table avec les Gitans : Nouvel-An andalou, la petite se marie, une famille part à Lourdes, Noël arrive et on l'attend. On pleure quand on se retrouve, et aussi quand on se quitte.

Parce que la famille est faite, parce qu'elle n'a rien à y cacher, ni appareil, ni sentiments, Jeanne Taxis revient toujours. Dans la langue de la photo, ça s'appelle l'amour.

*« Et ma mère me dit, C'est drôle tiens, que tu aimes les Gitans, parce que quand j'étais gamine,  
quand les Manouches arrivaient au village, partout on fermait les volets.  
Moi je passais mon temps à jouer avec eux, et quand ils partaient, je pleurais tant. » J.T.*

(...)